

CHAPITRE IV.

LES INCRÉDULES ITALIENS.

L'esprit de révolte contre l'Église romaine que Luther avait soufflé en Allemagne n'avait pas tardé à étendre ses ravages sur une grande partie de l'Europe. Calvin en France et à Genève, Zwingli à Zurich, Henri VIII en Angleterre, s'accordèrent avec le moine de Wittenberg pour substituer à l'autorité du Pape celle de la lettre morte de la Bible. Le calvinisme, l'anglicanisme se distinguèrent de l'hérésie luthérienne par des points importants, mais qui ne nous intéressent pas dans la question qui nous occupe : ils admirent tous la divinité de Jésus-Christ et l'inspiration des Saintes Écritures. Toutefois, à côté de ces grandes sectes, qui comptaient le plus grand nombre d'adhérents, il s'en élevait quelques autres qui n'avaient qu'un petit nombre d'adeptes et furent d'abord moins remarquées ; elles n'en devaient pas moins exercer dans la suite une influence considérable sur l'avenir du protestantisme et produire ce vaste mouvement rationaliste qui entraîne aujourd'hui une partie notable des anciens sectateurs de Luther et de Calvin.

Trois erreurs principales contribuèrent d'abord, en se développant dans trois centres différents, à cette révolution religieuse : le socinianisme en Pologne et en Transylvanie, l'arminianisme en Hollande, le déisme en Angleterre. Le panthéisme de Spinoza, le progrès naturel et logique de l'incrédulité en Allemagne, enfin le philosophisme français prêtèrent plus tard la main aux sociniens, aux arminiens et surtout aux déistes pour travailler à ébranler d'un commun accord l'édifice de la révélation et des Livres inspirés. Nous allons suivre tour à tour la marche de ces diverses erreurs.

Le socinianisme est d'origine italienne. Ses deux fondateurs Lélius¹ et Fauste Socin, étaient nés à Sienne². Ils héritaient de ces ferments d'incrédulité que l'averroïsme avait disséminés en Italie et dont nous avons constaté plus haut les premiers ravages³. L'enseignement de l'école de Padoue avait porté ses fruits. Les Pierre d'Abano, les Cremonini, les Pomponace avaient laissé des successeurs. Les incroyables se multipliaient en Italie, et ne croyaient plus guère à l'Écriture ou n'y croyaient que du bout des lèvres. Le mouve-

¹ Voir Illgen, *Vita L. Socini*, Leipzig, 1814, et *Symbolarum ad vitam et doctrinam L. Socini illustrandam partes I et II*, Leipzig, 1826. Cf. F. Treschsel, *Die protestantischen Antitrinitarier vor F. Socin*, 2 in-8°, Heidelberg, 1839-1844 ; O. Fock, *Der Socinianismus*, Kiel, 1847 ; St. Lubienecius, *Historia Reformationis Poloniae*, Amsterdam, 1685 ; Heberle, *Theologische Studien und Kritiken*, 1841.

² Le premier unitaire célèbre en Angleterre fut aussi un italien, J. Aconsius, réfugié à la cour de la reine Elisabeth. Sur le socinianisme en Angleterre, voir A. Réville, *Histoire du dogme de la divinité de J.-C.*, 1876, p. 150-151.

³ Voir plus haut, p. 380 et suiv.

ment d'effervescence que produisit dans toute l'Europe la révolte de Luther aggrava encore le mal.

André Césalpin (1529-1643), savant célèbre, mais philosophe irréligieux et matérialiste, professa une partie des opinions que devait enseigner plus tard Spinoza. D'après lui, les premiers hommes auraient été formés, non pas comme nous l'apprend la Genèse, mais par génération spontanée, de la manière dont se produisent les grenouilles¹. Il admet en paroles la réalité des possessions démoniaques et il soutient *ex professo* que les démons ne peuvent avoir aucune communication avec l'homme²; il conserve de la sorte en apparence les récits des Évangiles et il les détruit de fait³. La tactique de Césalpin consistait à présenter ses idées sous le nom d'Aristote ou d'Hippocrate et à les désavouer, en reconnais-

¹ « Qualis igitur apparet apud nos ranarum et quorundam similibus generatio..., sic putandum est perfectiora animalia sub zona torrida perpetuo fieri, alia quidem in aquis, alia autem in siccis... Quod igitur nunquam visa sit perfectorum animalium generatio ex putri materia, in causa est, quia loca in quibus generari possunt, non sunt ceteris hominibus manifesta. » *Quæstionum peripateticarum libri V*, l. v, q. 1, dans *Tractationum philosophicarum tomus unus in quo continentur Ph. Mocenici Contemplationes, A. Cæsalpini Quæstiones, B. Celesii De rerum natura*, in-f°, Arras, 1588, p. 503 (B. N., R 396).

² Dans sa *Dæmonum investigatio peripatetica*, in-4°, Florence, 1580. Cf. Du-Petit-Thouars, dans Michaud, *Biographie universelle*, t. VII, 1813, p. 561.

³ Césalpin fut combattu par S. Parker, archidiacre de Cantorbéry, *Disputationes de Deo et Providentia divina*, in-4°, Londres, 1678, et par Nicolas Taurel, médecin de Montbéliard, *Alpes cæsæ, hoc est Andreæ Cæsalpini monstrosa et superba dogmata discussa et excussa*, in-8°, Francfort, 1597. Le titre est un jeu de mots dans le goût du temps sur le nom de Césalpin.

sant qu'elles étaient contraires à la doctrine chrétienne.

Cette espèce d'hypocrisie se retrouve chez plusieurs incroyables italiens¹. Avant Césalpin, François Guichardin (1482-1540) avait eu aussi ce scepticisme facile qui se prête à tout et ne croit à rien. « La position que j'ai eue près de plusieurs papes, écrit-il dans ses *Mémoires politiques*, m'a forcé, dans mon intérêt particulier, d'aimer leur grandeur; si ce n'eût été ce respect des convenances, j'aurais aimé Luther autant que moi-même². » Il ne se prononçait jamais ni entre Moïse et Numa, ni entre Jupiter et le Christ; il admettait les miracles dans toutes les religions, afin de se passer de toute religion, concluant de là « que le miracle est une bien faible preuve qu'une foi soit mieux fondée qu'une autre³. » « Dans chaque nation et presque dans chaque ville, ajoutait-il, il y a des dévotions qui engendrent les mêmes miracles, signe manifeste que les grâces de Dieu viennent au secours de chacun, » quel que soit le culte qu'il professe⁴. Sa règle de conduite était la suivante : « Ne vous mettez jamais en opposition avec la religion ni avec les choses qui paraissent dépendre de Dieu, parce que cet objet a trop d'empire sur l'esprit des sots⁵. » Voilà à quel abaissement de caractère amène l'incrédulité!

¹ Cf. plus haut, p. 390, 393.

² *Mémoires politiques*, xxviii et cccxlvii; Cantù, *La Réforme en Italie*, p. 377.

³ *Mémoires politiques*, cxxiii.

⁴ *Ibid.*, cxxiv.

⁵ *Ibid.*, ccliii.

Cependant d'autres Italiens furent moins réservés que lui et obligés à cause de leurs opinions de s'éloigner de leur patrie.

Bernardino Ochino (1487-1564), capucin apostat, originaire de Sienne comme les Socin, partagea la plupart de leurs idées¹. Il fut un des premiers hérétiques de la péninsule qui allèrent semer leurs erreurs sur tous les grands chemins de l'Europe. Dans ses prédications, il prétendait que la lettre et l'esprit sont souvent en contradiction; l'esprit pousse l'homme à faire des choses que la lettre proscrit comme péché; en pareil cas, on doit suivre, sans hésiter, l'inspiration intérieure. Il publia en 1563 des *Dialogues*² où il se prononça en faveur de la polygamie et où il soutint que la divinité de Jésus-Christ n'est enseignée nulle part dans l'Écriture d'une manière formelle; on peut très bien interpréter, d'après lui, le texte sacré en ce sens que Jésus-Christ était une créature divinement douée³.

¹ Sur Ochino, voir F. Trechsel, *Die protestantischen Antitrinitarier vor F. Socin*, t. II, p. 202-276.

² Les *Dialoghi sette* d'Ochino sont publiés dans le t. V de la *Biblioteca della Riforma italiana*, qui a commencé à paraître à Venise en 1883. Un dialogue sur le Purgatoire a été réédité récemment : *Dialogue de M. Bernardin Ochino, Senois, touchant le Purgatoire*. Réimprimé sur l'édition originale (1559) avec notice et portrait. In-18, Paris, 1878.

³ Herzog, *Real-Encyclopädie*, 1^{re} édit., t. I, 1854, p. 405-406; F. H., *Siena und Fra Bernardino Ochino*, dans les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland herausgegeben von E. Jörg und F. Binder*, 1^{er} et 16 août 1884, p. 157-173 et 237-253. Ochino fut perverti à Naples par l'espagnol Juan Valdez et par Pietro Martyr Vermiglio. *Ibid.*, p. 237-238.

Ochino connu à Zurich Lelio Socin, son compatriote, et il dut être mis par lui au courant des doctrines antitrinitaires. Plus tard, après avoir été chassé de Zurich¹, et de divers autres lieux où il s'était réfugié, il se retira à Cracovie, mais il en fut également expulsé et mourut peu après à Schlakare, en Moravie, seul et abandonné comme la colombe qui a quitté son nid, et qui, comme il le disait lui-même, « ne trouve nulle part une place où poser son pied². » Il avait donné à l'un des ses écrits le titre de *Labyrinthe* : ce mot résume sa vie et son esprit; il était tombé dans le labyrinthe du scepticisme; il s'y égara et ne put jamais en sortir.

Giordano Bruno (vers 1550-1600) ressembla à Ochino par son esprit changeant et versatile. Comme le moine infidèle, il promena dans les diverses contrées de l'Europe son humeur inconstante et son incrédulité. D'abord dominicain dans le royaume de Naples, il alla apostasier à Genève. Bientôt il s'y brouilla avec Calvin et avec Bèze. On le vit alors tour à tour à Lyon, à Toulouse, à Paris (vers 1582). La singularité des opinions qu'il professa dans la capitale de la France souleva contre lui l'Université, et il s'enfuit à Londres, où il séjourna quelques années. Ses goûts vagabonds le poussèrent ensuite en Allemagne. Après avoir parlé en calviniste à Genève³, il parla en luthérien à Wittemberg,

¹ Les prédicants de Zurich, après l'avoir fait bannir, publièrent contre lui *Spongia adversus aspergines B. Ochini*. Voir dans Schelhorn, *Ergötzlichkeiten*, III, p. 237 et suiv.

² *Dialogues*, n° 27; *Siena und Fra Bernardino Ochino*, p. 251.

³ Voir Th. Dufour, *Giordano Bruno à Genève, documents inédits*, in-8°, Genève, 1884.

mais l'extravagance de ses doctrines le fit chasser de cette ville¹. Il erra quelque temps en Allemagne et cédant enfin à la tentation d'aller dogmatiser dans sa patrie, il tomba entre les mains de l'Inquisition et fut brûlé à Rome en 1600.

Les écrits de ce fanatique sont pleins d'obscurités et d'allégories énigmatiques². Ce qui s'en dégage clairement, c'est que, selon lui, toutes les religions sont fausses, sans en excepter le judaïsme et le christianisme. Son plus fameux livre porte un titre significatif : *Spaccio de la Bestia trionfante*³, dialogue dans le genre de

¹ Son orgueil ne dut pas peu contribuer à lui susciter des ennemis. On s'en fera une idée par les éloges qu'il se décerne à lui-même : « Philotheus Jord. Brunus, Nolanus, magis laboratæ theologiæ doctor, purioris et innocuæ sapientiæ professor, in præcipuis Europæ academiis notus, probatus et honorifice exceptus philosophus, nullibi præterquam apud barbaros et ignobiles peregrinus; dormitantium animorum excubitor, præsumtuosæ et recalcitrantis ignorantia domitor, ... quem stultitiæ propagatores et hypoeritiunculæ detestantur, quem probi et studiosi diligunt. » *Explic. 30 sigill. Epist. dedic. ad Oxon. Acad. procancell. et doct. scripta*; A. Debs, *Jordani Bruni vita et placita*, p. 18.

² Les œuvres italiennes de G. Bruno ont été publiées par Ad. Wagner, *Opere di Giordano Bruno Nolano, ora per la prima volta raccolte e pubblicate*, 2 in-8°, Leipzig, 1830; *Opere italiane di Giordano Bruno ristampate da Paolo de Lagarde*, t. I, in-8°, Goettingue, 1888; ses œuvres latines, en partie, par Gfrörer, dans le *Corpus philosophorum*, t. II, in-8°, Stuttgart, 1834-1835, et par Græfer, *Jordani Bruni Nolani scripta*, Paris, 1834; en totalité par V. Imbriani et C. M. Tallarigo, *Jordanus Brunus, Opera latine conscripta, publicis sumptibus edita*, 2 in-8°, Naples, 1884-1886.

³ *Spaccio de la Bestia trionfante, proposto da Giove, effettuato del consoglio, revelato da Mercurio, recitato da Sophia, udito da Saulino, registrato del Nolano* (Bruno était né à Nole), *diviso in tre dialogi subdivisi in tre parti*, in-8°, Paris (Londres), 1584. Cet

Lucien, amère moquerie de la bête triomphante, c'est-à-dire de la superstition et de la religion, qu'il faut abattre et « dépêcher. » Schelling a donné le nom de Giordano Bruno à ses propres dialogues sur le principe divin et naturel des choses¹, parce que la doctrine de l'auteur du *De Monade, Numero et Figura*² « renferme le panthéisme le plus net, le plus complet, le plus absolu que jamais philosophe ait imaginé. » Mais Adelung n'a pas avec moins de raison donné une place à cet esprit dévoyé dans son *Histoire de la folie humaine*³, car, à son incrédulité philosophique, Giordano Bruno joignait la foi la plus aveugle à la magie, et aux idées de Raymond Lulle, qu'il chercha à propager jusqu'à la fin avec délire⁴.

Le *Spaccio* renferme trois dialogues. C'est une allégorie dans laquelle l'auteur représente les dieux comme décidés à bannir du ciel les constellations, qui leur rap-

ouvrage est fort rare. La Bibliothèque nationale en possède une traduction anglaise (par J. Toland) : *The Expulsion of the triumphant Beast translated from Jordano Bruno's Spaccia (sic) della Bestia trionfante*, in-8°, Londres, 1713 (D² 6281. Réserve).

¹ *Bruno ou du principe divin et naturel des choses* (Berlin, 1802), traduit de l'allemand, par C. Husson, in-8°, Paris, 1845.

² *De Monade, Numero et Figura, liber consequens quinque de minimo, magno et mensura; item de Innumerabilibus, Immenso et Infigurabili, sive de Universo et Mundis*.

³ Adelung, *Histoire de la folie humaine*, t. I, p. 244, 301; Geschler, *Dictionnaire de la théologie catholique*, t. III, p. 362.

⁴ Voir Debs, *Jordani Bruni vita et placita*, in-8°, Amiens, 1843, 1884; Chr. Bartholmess, *Jordano Bruno*, 2 in-8°, Paris, 1847; Clemens, *Giordano Bruno und Nikolaus von Cusa*, Bonn, 1847; Carriere, *Die philosophische Weltanschauung in der Reformationszeit*, Stuttgart, 1849; Berti, *Vita di Giordano Bruno*, Florence, 1868;

pellent leurs actions mauvaises. En leur place sont mises quarante-huit vertus morales. Le premier dialogue, sous le déguisement d'une attaque contre la mythologie païenne, est une charge forcenée contre toutes les religions. Le second expose le panthéisme de Bruno, qui ressemble beaucoup à celui que devait enseigner plus tard Spinoza. Chemin faisant, le moine apostat tourne en dérision les mystères de la foi chrétienne : il met sur le même pied les fables helléniques et les Livres Saints ; il traite les miracles de tours magiques. C'est surtout dans le troisième dialogue que sont contenues ses attaques. Jupiter y justifie les Égyptiens adorant les bêtes. A Momus qui rappelle leur culte, le maître du ciel répond : « Vous ne devez point regarder cela comme un mal, Momus, car vous savez que les animaux et les plantes sont des œuvres vivantes de la nature, et la nature, vous devez le savoir, c'est Dieu dans les choses. — *Natura est Deus in rebus*, ajoute

J. A. Scartazzini, *Giordano Bruno, ein Blutzuge des Wissens*, in-8°, Biel, 1867 ; R. Mariano, *Giordano Bruno, la vita e l'uomo*, in-16, Rome, 1881 ; H. Brunnhofer, *Giordano Bruno's Weltanschauung und Verhängniss*, in-8°, Leipzig, 1882 ; J. A. Symonds, *Renaissance in Italy*, 2 in-8°, Londres, 1886, t. II, p. 135-198 ; C. E. Plumptre, *History of Pantheism*, 2 in-8°, Londres (sans date), t. I, p. 348-366 ; Davidson, *G. Bruno and the relation of his philosophy to free Thought*, 1886 ; B. Pünger, *Geschichte der christlichen Religionsphilosophie*, 2 in-8°, Brunswick, 1880-1883, t. I, p. 69-75 ; J. Fryth, *Life of Giordano Bruno*, revised by M. Carriere, in-8°, Londres, 1887 ; D. Levi, *Giordano Bruno o la religione del pensiero*, in-8°, Turin, 1887 ; A. d'Oria, *Della vita e delle opere di G. Bruno*, in-16, Milan, 1887 ; E. Morelli, *xxvi febbrajo 1888, Giordano Bruno, commemorazione*, in-8°, Turin, 1888 ; A. Cavagnari, *Commemorazione di Giordano Bruno*, in-4°, Padoue, 1888.

Saulin, c'est-à-dire Bruno¹. » La déesse Isis entreprend l'apologie de la magie égyptienne² ; Saulin, de la cabale juive, qui vient de l'Égypte par Moïse³. Isis justifie encore le culte égyptien des animaux par les titres que l'Ancien et le Nouveau Testament donnent au Messie, quand ils l'appellent « un lion, l'agneau immolé, etc.⁴. » Sophie ou la Sagesse dit, en parlant de Moïse, « qui quitta la cour de Pharaon après avoir reçu ses degrés de docteur dans toutes les sciences des Égyptiens et qui surpassait par le nombre de ses signes tous les professeurs de magie : Comment montra-t-il son excellence et sa capacité pour être un ambassadeur divin et pour représenter l'autorité de Dieu devant les Hébreux ? Pensez-vous que ce fut en descendant du mont Sinaï, avec les grandes tables dans ses mains, sous la forme d'un homme ordinaire ? Non, non ; ce fut en se rendant vénérable avec deux grandes cornes qui s'embranchaient sur son front⁵. » C'est ainsi que Bruno tourne en dérision les saintes Écritures et tout ce qu'il y a de plus sacré. Il se moque de la manière suivante de l'histoire du déluge. Jupiter dit à Thétis : « Que le Verseau aille parmi les hommes et qu'il résolve une fois pour toutes

¹ G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 223.

² G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 229-230.

³ G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 230-231.

⁴ G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 235.

⁵ G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 239. G. Bruno fait ici preuve d'ignorance ou de mauvaise foi, en tournant Moïse en ridicule. Les personnages divins et même des rois sont représentés sur les monuments assyro-chaldéens avec des cornes à leur coiffure, comme dans les visions de Daniel, VII-VIII, parce que la corne est le symbole de la force, Ps. LXXIV, 5, etc.

la question du déluge; qu'il explique comment il a pu être général, en ouvrant toutes les cataractes du ciel. Qu'il ne laisse plus croire qu'il a été seulement partiel, quoiqu'il soit impossible que les eaux réunies des mers et des rivières puissent couvrir les deux hémisphères ou même seulement l'un d'entre eux¹. »

Le passage le plus odieux du *Spaccio* est celui dans lequel il représente, dans le langage le plus grossier, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous le nom d'Orion et l'accuse d'avoir fait croire aux hommes « que le blanc est noir, que la raison est aveugle, que le bien est le mal, etc. » Il se moque de ses miracles et lui reproche enfin d'avoir usurpé la divinité : « Il dira et fera croire aux autres que le grand Jupiter n'est pas Jupiter, mais qu'Orion (c'est-à-dire Jésus-Christ) est Jupiter (ou Dieu)². »

L'ouvrage dans lequel on lit tous ces blasphèmes fut

¹ G. Bruno, *The Expulsion of the triumphant Beast*, p. 245. — P. 248, il insinue que les Juifs ont emprunté leurs doctrines aux Égyptiens et il ajoute : « Les Juifs sont indubitablement les excréments de l'Égypte. » Voir, p. 269-271, ses plaisanteries sur le corbeau de l'arche et sur l'explication des songes du grand panetier par Joseph. Sur ses autres attaques contre la religion, voir A. Debs, *Jordani Bruni vita et placita*, p. 64-67.

² Voici le texte original, d'ailleurs intraduisible, qui permettra de juger cet homme qu'on cherche à réhabiliter de nos jours : « Apresso dimandò Nettuno : « Chi farete, o dei, del mio favorito, del mio « bel mignone, di quell' Orione, dico, che fa per spavento, come « dicono gli etimologisti, orinare il cielo? » Qua rispose Momo : « Lasciate proponere a me, o dei! Ne è cascato, come è proverbio in Napoli, il maccarone dentro il formaggio. Questo, per che sa far di meraviglie, e come Nettuno sa, può camminar sopra l'onde del mare senza infossarsi, senza bagnarsi li piedi, e con questo conse-

suivi de beaucoup d'autres contre la religion et les saintes Écritures. La *Cabala du cheval Pégase*¹ continue le *Spaccio*. C'est une satire contre la piété chrétienne². Bruno y fait l'éloge dérisoire de l'ignorance

guentement potrà far molte altre belle gentilezze. Mandiamolo tra gli uomini, e facciamo, che li done ad intender tutto quello che ne pare e piace, facendoli credere, che il bianco è nero, che l'intelletto umano, dove gli par meglio vedere, è una cecità, e ciò che secondo la ragione pare eccellente, buono e ottimo, è vile, scelerato et estremamente malo; che la natura è una puttana bagassa; che la legge naturale è una ribaldaria; che la natura e divinità non possono concorrere in uno medesimo buon fine, e che la giustizia de l'una non è subordinata a la giustizia de l'altra, ma son cose contrarie, come le tenebre e la luce; che la divinità tutta è madre di Greci, et è come nemica matrigna de l'altre generazioni, onde nessuno può esser grato a' dei altrimenti che grechizando, *i. e.* facendosi Greco (lisez chrétien), etc... O dei, io vi dono questo consiglio; per che qualche mosca mi susurra ne l'orecchio, atteso che potrebbe essere, che costui al fine trovandosi la caccia in mano, non la tegna per lui, dicendo e facendogli oltre credere, che il gran Giove non è Giove, ma che Orione è Giove, e che li dei tutti non sono altro che chimere e fantasie. » *Opere*, édit. Wagner, t. II, p. 238-239.

¹ *Cabala del cavallo Pegaseo, con l'aggiunta de l'Asino cillenico, descritta dal Nolano, dedicata al Vescovo di Casamarciano*, Londres, 1585. Bruno, pour échapper aux censures des théologiens, met ses divagations sur le compte de la cabale juive. « Je ne fais, dit-il, qu'appliquer leurs procédés à la fable de Pégase et de l'âne. » Le cheval de Pégase (montagne et ville de Thessalie) et l'âne de Cyllène (montagne d'Arcadie), appartenant, le premier à Apollon le second à Mercure, sont deux expressions à peu près équivalentes dans cette production bizarre. L'âne est doué de la parole.

² Dans l'Épître dédicatoire de la *Cabala*, il y a un « sonetto in lode de l'Asino, » qui commence ainsi :

Oh sant' asinità, sant' ignoranza
Santa stoltizia, e pia divozione,
Quai sola puoi far l'anime si buone,
Ch'uman ingegno e studio non l'avanza!

Opere, édit. Wagner, t. II, p. 257.

et de ce qu'il appelle « l'asinité. » Un pyrrhonien y affirme qu'il ne sait qu'une chose : « Je suis, et ne suis qu'un âne¹. » L'âne est « la bête triomphante » en chair et en os². Presque tous les coups portés par l'auteur sont des coups indirects contre le Christianisme. Son panthéisme se dessine de plus en plus. Pour lui, les astres et les différents êtres matériels sont des « animaux, des êtres intelligents, » *animali intelletuali*³. « Toute chose vit, les corps célestes sont des êtres animés (*animalia*); les objets qui couvrent la surface de la terre ou que cette surface enveloppe sont tous, à un certain degré, et selon leur sphère, doués de sensibilité; la pierre elle-même sent à sa façon, quoique l'homme ne puisse définir cette manière de sentir. » En d'autres termes, comme l'a exprimé plus tard l'école de Schelling, qui admirait Bruno : la divinité dort dans la pierre, comme elle rêve dans l'animal⁴.

En revanche, Bruno, qui croyait à l'unité panthéistique de la nature, ne croyait point à l'unité du genre

¹ Bartholmess, *Jordano Bruno*, t. II, p. 109.

² Bartholmess, *Jordano Bruno*, t. II, p. 112. Cf. *Opere*, édit. Wagner, t. II, p. 256.

³ *La Cena de le Ceneri, descritta in cinque dialoghi*, Londres, 1584; Bartholmess, *loc. cit.*, p. 115. Ce livre est une défense du système de Copernic. L'auteur dit du reste avec raison du langage de la sainte Écriture sur les matières scientifiques : « Parla al volgo di maniera, che secondo il suo modo d'intendere e di parlare venghi a capire quel, ch'è principale. » Édit. Wagner, t. I, p. 172.

⁴ « Non est (crede) lapis sine anima et sine (in suo genere) sensu, qui utrum felicior an infelicior sit nostro, definiri nequit. » Voir Bartholmess, *loc. cit.*, p. 232-233, et plusieurs autres passages réunis dans Debs, *Jordani Bruni vita et placita*, p. 96-98.

humain qu'enseigne l'Écriture. « Quelques-uns, dit-il, ne font descendre d'Adam que les Juifs, et donnent pour origine aux autres nations le couple créé deux jours avant Adam¹. » Il ne croyait même pas à la création, et faisait naître tous les animaux et l'homme même du sein de la terre, réchauffée par les rayons du soleil². Jéhovah n'était pas pour lui le Dieu de l'univers, mais « la divinité des Hébreux; » les Apôtres n'étaient à ses yeux que « des Galiléens³. » Avec ses idées panthéistes, il ne pouvait plus admettre de Dieu personnel. Quant à la religion même, elle n'est qu'une fable :

Fabula quæ vitæ rationem evertit et usum⁴.

Un tel homme méritait que les incrédules de nos jours travaillassent à lui élever un piédestal et que les révolutionnaires italiens lui érigeassent des statues à Naples et à Rome. C'est devant la statue de Naples que des étudiants napolitains brûlèrent, le 7 janvier 1865, l'encyclique pontificale du 8 décembre 1864. La municipalité romaine, en haine de la papauté, a choisi le jour de la

¹ « Quidam solos Judæos ad Adamum referunt, tanquam ab eo per generationem descendentes, et reliquas gentes referunt ad duos alios qui biduo ante creati sunt. » *De innumerabilibus*, l. VII, c. 18; Bartholmess, *loc. cit.*, p. 233.

² Voir Debs, *Jordani Bruni vita et placita*, p. 117-118.

³ « Hebræorum numen. » *De Monade*, p. 3. — « Simon Petrus et Galilæi alii. » *Ibid.*, p. 64; Bartholmess, *Jordano Bruno*, t. II, p. 17.

⁴ *De Immenso*, VI, c. 2, p. 513. Bartholmess, *Jordano Bruno*, t. II, p. 17, prétend cependant qu'il ne s'agit pas ici de la religion en général. Le mot *fabula* s'applique du moins à un dogme particulier.